

vous en chavez long, tout le monde ch'en doute.

Patoche eut un sourire narquois.

—C'est vrai que j'en sais long !

—Et vous ne perdrez pas votre temps, je vous en donne ma parole. Revenez avec moi, et je vous fais riche jusqu'à la fin de vos jours.

—Riche ! Vous me faites riche, papa Routard ?

Et Patoche éclata de rire.

—Oui, moi, oui, moi ! répétait l'oncle.

—Vous devriez alors commencer par vous faire des rentes.

—Pourquoi ?

—Pour vivre, donc.

—Des rentes, j'en ai trop, je ne chais que faire de mon argent.

De nouveau Patoche riait :

—Ah ! farceur, qui est-ce qui dirait, à voir sa bonne grosse figure, que le papa César est un fumiste ?

—Eroutez moi bien, monchieu Patoche. Je vais vous rappeler une petite histoire qui vous convaincra, en même temps qu'elle éclaircira un mychtere qui a dû vous préoccuper longtemps. Vous chouvenez-vous qu'un jour vous vous trouviez à la banque Jacobchon, rue de Richelieu, pour y retirer trois billets de cinq mille francs chacun.

Patoche se leva avec violence.

—Oui, après ?

—Le banquier Chmith qui détenait les billets a voulu vous les faire payer un bon prix, car ils étaient faux.

—Deux cent mille francs.

—Chavez vous quel était l'amateur d'autographes qui, dans le bureau voisin, visible de Chmidt, pouchait à ce point les churenchères.

—Non.

—Ch'était moi, dit paisiblement César.

Patoche regardait César avec autant de surprise que d'effarement. Et il répétait, écarquillant les yeux :

—Ah ! c'était vous ! c'était vous !

Et il l'examinait des pieds à la tête.

—Ah ! ça, puisque c'était vous, vous êtes donc riche ?

—J'ai un peu de fortune, je chuis dans l'aigéance.

—Permettez, permettez, les gens qui sont dans l'aisance n'ont pas deux cent mille francs à sacrifier de gaieté de cœur, pour la satisfaction d'une fantaisie. Vous êtes riche à... à millions ?

Et ce mot de millions faisait luire une flamme dans les yeux de Patoche.

—Je le crois ! dit flegmatiquement l'oncle. Je dois avoir dans les chinquante à choixante millions. Je ne chais pas au juchte.

—Soixante millions ! Excusez.

Et machinalement Patoche, troublé, saluait.

—Ch'est bien embarrassant, allez, et je ne vous les chouaite pas, monchieu Patoche.

—Ne vous gênez pas, monsieur César, pour si peu qu'ils vous gênent, je me mets à votre disposition.

—Eh ! eh ! monchieu Patoche, je ne suis pas éloigné de faire votre fortune.

—Ma fortune ?

—Oui.

—Comment cela ? Qu'avez vous donc à me proposer ?

—Quelque choge de très chimple.

—Encore faut il que je sache.

—Ne le devinez-vous pas ?

—Non.

—J'ai chez moi les trois billets fabriqués par vous.

—Ça m'est égal. Je ne suis plus en France.

—Permettez que j'achève. Je vous les rendrai à une condition, c'est que vous viendrez avec moi apprendre aux officiers qui ont condamné Jacques toute la vérité sur votre ami Gironde.

—Ma foi, non. Vous avez mes billets, gardez-les.

—Bon, mais chi je vous offrais avec chacun de ches billets une petite somme de chent mille francs. Chela vous ferait trois chents mille francs pour vivre tranquille. Les billets en votre main, vous n'auriez rien à redouter de la juchite franchaise. Et vous pourriez vivre heureux.

—Trois cent mille francs disait Patoche ébloui.

—Cent mille avec chacun des billets, répétait l'oncle.

—Mais qui me prouve que vous tiendrez votre parole, et qu'une fois en France, vous ne me ferez pas coffrer ?

L'oncle haussa les épaules.

—Vous êtes bête, monchieu Patoche. Je viens vous chercher pour que vous chaviez Jacques que j'aime comme mon enfant, autant que ma petite Marjolaine. Chi je vous fais coffrer, comme vous dites, vous ne parlerez pas.

—Sûrement.

—Alors Jacques chera perdu, puichque cheul vous pouvez le chauver.

—Vous me donnerez donc mes billets avant que je ne parle ?

—Non. A mon tour de me défier de vous. Vous n'aurez qu'à anéantir les billets et à refuser de parler.

—Alors, comment faire ? Puisque je n'ai pas plus confiance en vous que vous n'avez confiance en moi ?

—J'ai trouvé le moyen.

—Dites, je suis curieux de savoir.

—Je vous amènerai devant le rapporteur chargé de l'enquête.

—Bon.

—Et là, je vous remets votre premier billet, enveloppé dans une liasse de chent billets de mille francs.

—Et les autres ?

—Vous divigerez votre déposition en trois parties. Chacune des parties vous sera ainché payée.

—C'est bien tentant ce que vous m'offrez là.

—Je le chais, dit César en souriant. Aucun danger à craindre, car je chuis obligé de vous défandre, afin que vous chaviez mon pauvre Jacques. Et en outre, une petite fortune à palper.

—Vous ne donnez pas des arrhes ?

—Combien ?

—Vingt mille.

—Je ne les porte pas chur moi. Quand on vient voir des gens comme vous, monchi-u Patoche, choit dit chans vous offencer, on che munit d'un revolver pour che protéger, et non d'argent pour les tenter.

—Merci. Vous êtes aimable quand vous voulez.

—Accheptez-vous ?

—Oui.

—Et les vingt milles balles ?

—Je vous les donnerai tout à l'heure, à l'hôtel, je vous le jure.

—Oh ! je vous crois, je vous crois !

Patoche n'avait pas eu un moment de défiance. Ce que lui proposait César lui paraissait, en effet, très acceptable et sans danger pour lui.

Si l'oncle, manquant à sa promesse, voulait se servir contre lui des billets faux, Patoche ne parlerait pas.

Et il saurait bien réserver pour la fin la plus intéressante partie de son témoignage.

Donc, il était sûr de César.

Quant à l'assassinat de Pontalès, il ne se doutait même pas qu'on pût le soupçonner, tant ses précautions avaient été bien prises. La nuit était profonde autour de ce meurtre et la police s'était, il le savait, heurtée à un impénétrable mystère.

C'était un coup de fortune inespéré.

Vraiment il avait de la chance !

Tout était perdu, il n'y avait qu'un instant. Et voilà maintenant qu'il pouvait gagner une somme qui lui assurait à jamais le calme, qui l'exemptait de tous soucis !

Son rêve ! un rêve pour la réalisation duquel il avait torturé un pauvre cœur de mère ! pour la réalisation duquel il n'avait pas craint de devenir un assassin !

—J'accepte ! dit-il résolument.

—A la bonne heure.

—Quand partons-nous ?

—Il n'y a pas de temps à perdre. Le premier train est à cinq heures du matin. Et il faut que nous allions à l'hôtel.

—Bien. Dans un quart d'heure je serai habillé.

—J'ai une voiture, heureusement.

Quelques minutes après, ils sortaient de l'hôtel. Sur le seuil, Patoche, aux aguets, inspecta soigneusement les environs.

Par bonheur, Benjamin était soigneusement caché.

Patoche ne pouvait l'apercevoir.

Telle était, quand même, l'inquiétude du misérable qu'il n'avancait qu'à petits pas vers la voiture stationnant au bout de l'impasse.

Il scrutait les ténèbres.

Il inspecta l'intérieur de la voiture avant d'entrer.

L'oncle César le laissait faire.

—Nous pouvons aller à pied, chi vous le dégirez

—Mais non, mais non, disait Patoche.

—Je veux que vous choyez convaincu que je chuis de bonne foi. Je ferai donc tout ce que vous voudrez pendant votre voyage.

La bonhomie avec laquelle César avait parlé enleva toute l'inquiétude de l'homme d'affaires.

Il monta résolument dans la voiture.

En fermant la portière, l'oncle put voir l'ombre de Benjamin se mouvoir dans l'impasse.

—Allons, pensa-t-il, ce n'a pas été trop difficile, et il me semble bien que le plus difficile est fait.

Ils arrivèrent à l'hôtel.

—Montez avec moi, dit César.

Patoche suivit

César lui compta vingt mille francs.

—Cheulement, monchieu Patoche, dit-il avec un bon sourire, je n'avais pas prévu que vous me demanderiez cette somme... ch'est tout ce que j'ai apporté avec moi... alors... vous allez être obligé de payer les frais de voyage.

Il pensait :

—De cette façon là, le camarade n'aurait pas l'idée de m'assassiner en route.

—Volontiers, monsieur César, qu'à cela ne tienne

—Je vous rembourserai... du recthe.

—Je vous en prie, ne parlons pas de ça.

—Non pas, non pas. Je chuis rond en affaires, moi, je vous rembourserai.

—Comme il vous plaira.

Dans la nuit ils prenaient le train de France.

Et dans le compartiment voisin s'installait un pauvre vieux cacochyme, toussant, geignant, emmitouffé de fourrures, une longue barbe blanche descendant sur la poitrine.

—En voilà un qui ne ferait pas de vieux os.

Il ne se doutait pas que c'était Benjamin.

VIII

Le chef de bataillon qui commandait la parade, sur la place de Châlons-sur-Marne, venait de dire :

—Sous officier Jacques, vous êtes indigne de porter les armes. Au nom de la loi, nous vous dégradons !

Et Jacques avait fermé les yeux, comme pour ne rien voir du déshonorant et douloureux supplice.

Un sergent s'était approché du pauvre garçon et avait porté la main sur lui.

A ce contact, Jacques rouvrit les yeux et sembla se réveiller.

Il eut un cri sourd, de désespoir effrayant, d'angoisse.

(La fin au prochain numéro)

PETITE CHRONIQUE

LES FEMMES NE DOIVENT PAS LIRE CE QUI SUIT

Les Poudres Orientales sont un élément indispensable à la constitution du squelette : à ce titre, elles doivent entrer dans la nourriture fournie aux jeunes enfants. Elles concourent également dans une mesure très marquée à la reproduction des êtres et à la sécrétion du lait. Avis aux mères qui allaitent, c'est le grand remède de la mère et de l'enfant. Il forme le système osseux et fait disparaître le rachitisme. Par l'emploi des Poudres Orientales, tout vice de conformation est sûrement évité et les enfants grandissent beaux et forts.

Les Poudres Orientales assurent aussi à l'aide d'un traitement facile et en moins de trois mois le développement des formes de la poitrine chez la femme depuis l'âge de dix ans jusqu'à l'âge mûr. Employées et recommandées sur les deux continents.

Boîte avec notice : Un dollar.

Demandez à votre pharmacien ou écrivez à l'agence des Poudres Orientales ? Boîte-Poste 694, Montréal.